

Vue sur l'avant-port

13 novembre 1872. Les cloches de Notre-Dame sonnent cinq heures. Les battements de mon cœur s'accélèrent, je ne tiens plus en place. Camille et Jean, enlacés, dorment paisiblement à mes côtés. Le petit nous a rejoints au milieu de la nuit, peut-être avait-il froid, tout seul, sur le divan qu'on lui avait installé loin du poêle.

Durant des heures, je me suis tourné et retourné sur notre couche. Hier soir, avant de fermer les volets de la chambre, j'ai contemplé longtemps le ciel crépusculaire. Camille m'a demandé si son rougeoiement m'inspirait, si je voulais le peindre. Elle était prête à installer mon chevalet devant la fenêtre. Je lui ai répondu qu'il était trop tard et que petit Jean devait dormir. Elle ne savait pas alors qu'une autre obsession me taraudait, celle de vouloir capter l'instant magique, celui de la toute première lueur de l'aurore.

Cette idée fixe, qui m'obnubilait depuis plusieurs semaines, m'a tenu en alerte toute la nuit, mobilisant tous mes sens. C'était décidé, j'allais m'y atteler dans quelques heures.

Dans l'obscurité, les yeux grand ouverts, j'ai anticipé ma traque. J'étais le chasseur guettant sa proie, certain cette fois-ci de la capturer. Alors, sans faire de bruit, tout doucement pour ne pas réveiller Camille et Jean, je me suis levé, troquant mon bonnet de nuit contre mon béret. J'ai refermé avec précaution la porte de la chambre.

Campé devant la fenêtre du salon, j'essuie la buée de la vitre avec la manche de ma chemise. J'allume la lampe à pétrole posée sur le guéridon. Le

sisyphe

front collé contre le carreau, je scrute l'obscurité. C'est une nuit sans lune, si lourde, si opaque, si absolue qu'elle en est effrayante. Je recule d'un pas. La vitre me renvoie alors l'image floue et sombre de mon double, un peu inquiétante. Je croise mes yeux creusés et hagards cherchant on ne sait quoi. Avec ma chevelure emmêlée s'échappant de mon béret trop enfoncé, ma longue barbe en broussaille d'où émerge la pipe éteinte que je mâchouille, je me fais l'effet d'un halluciné. La flamme vacillante de la lampe se reflétant dans le carreau accentue l'étrangeté de la vision. Une multitude de petits points sombres court sur mes joues et mon front. Je recule et observe encore une fois mon reflet. Je me dis que je devrais tenter de fixer ce portrait, tenter de rendre l'étrangeté fugace du bonhomme. J'appellerais ma toile « Fantôme par la fenêtre ». Oui, ce serait une expérience intéressante. Mais pas maintenant. Car l'air et la lumière du jour naissant ne m'attendront pas.

Peindre ce qui naît puis s'en va. N'est-ce pas impossible ? Souvent, je me mêle au plus près des éléments, dehors, dans les embruns, sous les bourrasques et la pluie. On me prend pour un original, je m'en moque éperdument. Je me suis même installé un atelier dans une barque. Certains pêcheurs que j'ai croisés m'ont sans doute pris pour un fou, me jetant des regards réprobateurs. Ils n'ont pas tout à fait tort car cet été, je me suis retrouvé à l'eau avec tout mon matériel. Je suis revenu au logis, transi et bredouille.

Je souris en repensant à cet épisode. Personne ne se moquera de moi aujourd'hui. Je vais peindre derrière cette fenêtre, bien à l'abri et incognito. J'installe le petit chevalet que j'ai emporté dans mes bagages devant la fenêtre surplombant le bassin. Me voici aux premières loges pour assister à l'éphémère phénomène.

sisyphe

Depuis des années, je traque et parfois parviens à attraper les lumières ondulantes. Je ne recherche pas leur exactitude, je vise leurs effets. J'essuie encore la buée sur les carreaux. En collant d'avantage mon visage sur la vitre, il me semble discerner dans la nuit qui se voile, quelques minuscules sources lumineuses comme un vol trépidant de lucioles. Mes pupilles dilatées observent les vagues de ténèbres se dissoudre peu à peu dans une pâleur nouvelle. Je m'absorbe dans l'agonie de la nuit. Les masses d'ombre se fluidifient en instants bleus. Les ténèbres vont accoucher de nouvelles lueurs. Je me mets à trembler, comme à chaque fois que je m'apprête à capturer un des mystères de la lumière. Souvent quand cette fièvre me prend, Camille s'effraie : « Tu vas faire peur au petit ! » Mais là, il est encore bien tôt. Mes amours dorment encore.

Il me semble distinguer des traits verticaux tremblotant dans la brume mauve. Je colle à nouveau mon nez sur la vitre et la voilà à nouveau embuée. Je m'empresse de l'essuyer. Je ne me suis pas trompé, c'est bien la silhouette d'un grand voilier. La mer sera pleine à 7 heures, je le sais car j'ai consulté l'horaire des marées. L'heure de l'étale est donc arrivée et je suis certain qu'un trois-mâts quitte en ce moment le port. Je dois encore patienter, planté devant la fenêtre, les jambes flageolantes, mes yeux guettant d'infimes points rougeoyants dans la nuit qui finit. Les premières lueurs du jour vont bientôt se donner à moi, mes amantes furtives de l'aurore, roses, rouges, orangées, surgissant des vagues et du brouillard sombres.

Je me revois, enfant, juste avant de partir à l'école, planté devant la lucarne de ma chambre donnant sur les canaux. J'avais bien du mal à quitter mon poste d'observation. La vision des pêcheurs partant relever leurs filets dans la brume empourprée me fascinait déjà.

sisyphe

Je chancelle un peu. J'ai du mal à rester debout devant la fenêtre, sans bouger, à sonder ainsi l'obscurité. Mes yeux se ferment un instant, je repense à notre dernier voyage, la semaine dernière. Nous avons pris le train pour Le Havre. Le Havre, le pays de mon enfance que j'ai eu furieusement envie de retrouver pour traduire sur mes toiles son port qui n'en finit pas de s'étendre, ses embruns et surtout, ses miroirs d'eau tremblant sous la lumière fluctuante.

À travers les vitres du train, il m'était impossible d'échapper au défilement des innombrables tableaux. Les fleurs, les champs, les hameaux, les bois et même le ciel n'étaient plus que des traits. Seule demeurait la perception lumineuse des choses. J'aurais aimé capter l'insaisissable, le fixer à jamais mais je n'avais ni carnet de croquis, ni craie dans mes poches. Camille me dissuada de fouiller dans mes bagages pour sortir de ma malle pinceaux et tubes.

Enfin, on avait annoncé Le Havre. La mer irisée sous une lumière fragile nous avait accueillis. J'ai tout de suite su qu'il me fallait partir en chasse des lueurs éphémères.

Nous nous sommes installés à l'hôtel de l'Amirauté, dans un petit appartement, un deux-pièces du second étage en surplomb du bassin. Je n'ai pas voulu louer aux étages inférieurs, la vue étant barrée par des grues. Il me fallait une vision large sur l'avant-port avec, au loin, les grands voiliers prenant le large, quittant les quais, les cheminées et les usines.

Camille et Jean dorment toujours.

J'éteins la lampe. 6 h 30. Peu à peu surgissent de nouvelles lumières, transparentes, rosées. À travers la vitre, je perçois plus nettement les mâts des

sisyphe

grands voiliers émergeant de la brume. Je devine les contours flous de bâtisses, ceux des docks et des écluses tandis que le ciel et l'air bleuissent et se dissipent en nappes diaphanes, chimériques, impalpables.

Je bous d'impatience. Il faudra faire vite. Hier après-midi, planté devant la fenêtre, alors que je tentais de peindre un paquebot venant du large, je me suis emporté et ai crevé par deux fois ma toile.

Je m'empare de mes brosses et de mes tubes. Pas de dessin préalable, pas le temps ! Je jette directement les couleurs sans les mélanger auparavant. Je dois m'emparer au plus vite de cette atmosphère si particulière qui dissout les formes et les teintes. Saisir l'instant, seulement l'instant. Hier, avant de me coucher, j'ai préparé ma palette. Camille s'est étonnée qu'elle soit si restreinte : une gamme de bleus et de verts et de l'orangé. Je ne lui ai rien répondu.

Notre-Dame sonne un nouveau quart d'heure. À nouveau, j'essuie la vitre embuée d'un revers de manche. Une barque de pêcheurs – ou est-ce une barque de passeurs ?- émerge du brouillard. À peine bouge-elle mais, à force de la fixer, peu à peu mon œil s'habitue, je la vois filer, imperceptiblement. J'aperçois deux silhouettes noires, l'une assise, l'autre debout. Je vois un homme godiller dans les vagues, luttant contre le vent qui semble venir de l'est, à en juger d'après l'orientation des fumées venant du port. L'esquif me paraît minuscule par rapport à l'immensité du bassin et aux hautes constructions que je devine à présent au loin, à travers la brume.

Mes yeux fouillent l'opaque spectacle. Le front contre la vitre froide, mon esprit s'égare. Deux jours auparavant, avec quelques couleurs et deux toiles, j'ai emmené Camille et Jean sur une barque du bassin. Je voulais regagner les quais avec ses édifices modernes situés de l'autre côté de l'avant-port pour les

sisyphe

inspecter de près, sans avoir à faire le tour complet du bassin. Et puis c'était tellement amusant de ramer sur les eaux tranquilles. Il a fallu empêcher notre petit garçon de faire le fou, au risque de faire chavirer l'embarcation et le sommer de rester assis. Camille hurlait de rire et de peur. Lorsque le garçon et Camille furent calmés, j'ai pu me mettre à peindre. Je voulais que Camille enlève son chapeau - ce qu'elle a fait, se pliant comme toujours, à mes emportements d'artiste. Ses cheveux bruns aux reflets roux flottaient au vent. L'après-midi finissant, je l'ai croquée encore une fois à contre-jour. Elle avait remis son drôle de petit chapeau à galette, fort à la mode cette année, qui lui enserrait les cheveux et emboîtait sa tête.

Derrière les carreaux, la mer et le ciel rougeoient. Je me sens si fébrile. Plusieurs grands voiliers sont encore à quai. J'esquisse le reflet de leurs mâts dans le bassin qui s'éclaire. La barque glisse avec peine dans le clapot des vagues que je traduis à l'aide d'une multitude de traits mauves. Je ne peux m'empêcher de penser à mon fils qui se tord de rire lorsqu'il me surprend ainsi à hachurer frénétiquement un fond. J'essuie encore une fois la condensation déposée sur les carreaux. Ma manche est trempée.

Je jette une pâte sombre pour figurer la petite embarcation mais elle me paraît trop fragile pour traduire l'effort de l'homme au milieu des éléments. J'esquisse alors, derrière la frêle barque une deuxième plus estompée, puis une troisième à peine perceptible.

Vite, j'attrape la lumière qui se sauve en emportant mes couleurs. Vite, je saisis la lumière rouge montant des vagues. Je m'empare du tube orangé et peins le disque flamboyant et sa colonne jaillissant des flots.

sisyphe

À travers la fenêtre, le soleil levant triomphe de la brume et de la mer. Il embrase le ciel et l'eau de ses reflets. Il me semble que j'ai réussi à capturer l'évanescence aurore. Sa lumière tourne comme un phare sur le bassin.

On est le 13 novembre 1872, Notre-Dame sonne la demi de 7 heures. Planté devant la fenêtre, j'ai achevé ma toile.

Je ne peux dire combien de temps je reste figé devant mon chevalet. Le soleil inonde la baie. J'entends Camille ouvrir les volets de la chambre et Petit Jean qui babille. Le patron de l'Amirauté frappe à la porte de l'appartement.

- Monsieur Monet, je vous apporte L'Événement ! Lance-t-il avec son fort accent normand en brandissant le journal.

En entrant, l'hôtelier aperçoit le chevalet.

- Je peux m'approcher pour jeter un coup d'œil ? Vous avez déjà peint ce matin ?
- Oh, une petite chose, une toute petite chose par la fenêtre...

L'aubergiste plisse les yeux. Je pense qu'il a bien du mal à reconnaître le port et ses écluses, ses quais et ses grands voiliers qui prennent le large.

- Vous avez peint la brume ! C'est bien le temps qu'il faisait tout à l'heure. Et puis, là, devant, c'est bien la barque d'Armand et d'Émile.
- ...
- Mais alors, faut quand même que j'vous dise, Monsieur Monet, les deux autres passeurs, ça c'est pas possible ! À c't'heure-là, ils sont encore sur les quais à attendre des chargements. Sinon, avec ce soleil orange, oui, ça fait vraiment impression !